

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël CLOSUIT

Paysages I. Eaux II. Couchant III. Nocturne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 197-199

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Paysages

I.

Eaux

Est-ce là bien cette déesse libre des montagnes, dont la joie surhumaine chantait dans les sapins, et qui bondissait, brutale, impudente, furibonde avec ses panaches d'écumes ainsi que des cheveux épars, monstre de féerie, d'ambition et de cruauté, dont les cent bras paraissaient fustiger ses sujets ?...

Et maintenant, c'est la plaine ; c'est le soir, c'est la mort... Majesté solennelle, farouche désespoir, bête assa-gie, bavant de rage. Honteuses, formidables toujours, contraintes dans les étaux de leurs rives bénignes, droit à travers la plaine, foncent les eaux sombres vers le fleuve fatal. Autant de vagues, autant de démons, dont les torsos gris, telles des armures de plomb, moutonnent, reluisant de l'éclat terne du soir. Flots à la croupe puis-sante, où semble palpiter un enfer, effroyables gueules aux dents d'écumes. Les remous dessinent des bras courts et noueux, dont les gestes suprêmes tentent de rompre les rives. Et parfois l'eau s'étend en larges nap-pes de vase ; alors, de petites fossettes montent des gouffres comme un sourire.

Une aile de fraîcheur accompagne la rivière, et les acacias dentelés, baignés dans cette brise, doucement baissent leur tête du côté de l'onde. Sombres, solennels et rigides, les peupliers partagent ce long désespoir. Debout devant les couleurs du couchant, leurs feuillages sont un grand étendard brodé d'ors.

Et l'on perçoit dans l'âme de la rivière l'âme immense de la montagne. Bruits rauques des rocs charriés par l'onde, travail surhumain, plein de rages impuissantes, semblant remuer en des abîmes sans fond. Gougloùs traîtres, et doux comme la chanson de l'eau dans les crevasses glauques. Et par-dessus tout, l'immensité de cette voix montant des écumes, comme si la rivière avait saisi les longues plaintes sifflant dans les granits déserts.

D'un geste infini, la tige imprudente des coudriers, que

le flot balance, assigne aux ondes la route fatale. Et de toutes ses vagues boueuses, la rivière court, bondit, tord ses bras, et chante longuement, toujours, toujours, comme la voix du temps qui passe...

II.

Couchant

Sur le flanc des montagnes, tel un fleuve fatal, je vois monter le soir. De vacillantes ombres s'allongent sur la plaine. Avec leur tête qui se penche, les peupliers conversent : palais vert sombre dont les grottes retiennent le soleil. Mais toute la plaine paraît subir une étreinte : l'aile des ombres qui pèse et qui tombe.

De-ci, de-là, pourtant, dans la lumière pâle, avec leur tête frisée d'enfant, les pommiers rondelets sourient. Et d'autres, les bras pendant jusqu'aux herbes, vieillards rompus de lassitude, reposent. Voici qu'à travers le décor de son feuillage, un noyer découpe un brin de ciel : marine éperdument bleue, où l'artiste aurait mis l'impression de l'éternel.

Deux papillons blancs volètent avec nonchalance. Avec des tremblements de flamme, ils montent, cherchant un hymen dans le rire gigantesque de l'azur. Cascades, échauffourées, tourbillons de vapeurs, tels les horizons, palais de cristal aux revers bleu-sombre, demeure nocturne des derniers soleils.

Au couchant, il y a des raies d'ombres et de poussières blondes sur le dos des montagnes brunes. Colosse accoude, au visage de calcaire, roux comme un raisin de septembre, Pierre-à-Voir nargue le soleil dans sa barbe de sapins. Et lui, deux bras de feu dardés vers l'infini du ciel, geste ultime de détresse, sinistre épouvante de la nuit, il tombe, il tombe derrière les roches noires.

Et la brise baignant la plaine, air tiède, caresse immense, paraît le vent du gouffre où plonge le soleil.

III.

Nocturne

Le ciel, et la montagne, et la plaine chantent la solennité tragique des ombres...

Il y a des clartés mortes au couchant, langues de

phosphore, traînes d'étain, restes de la chute du soleil qui font regretter le jour. Des nues en écharpes grises reposent sur les cimes : couronnes au dessin fantastique, gracieuses ou déchiquetées, immobiles au sommet des montagnes. Tandis que d'autres vont poussant dans le ciel leurs plages moutonnantes, ils font de la voûte une nappe d'eau, que le vent par places, ondule : plaine matte, éternelle et sinistre. Il y a, dans l'horizon, tout un chaos de nuit montant de la terre. L'on y sent l'épouvante régner. Est-ce la demeure d'un monstre invisible, dont la griffe et la bave ont figé la nature ?

Contraints dans la stupeur, le ciel, et la montagne, et la plaine chantent la solennité tragique des ombres...

Ténèbres dans les ténèbres, les monts sont un voile diaphane, et leurs bords se mêlant à la déchirure des nuages, semblent flotter dans le vent. Impuissants dans l'élan de leurs croupes géantes, on dirait, les monts, des chevaux cabrés retenus par le mors.

Pas un souffle dans la plaine lasse. La cohue des arbres forme une bataille de dieux pétrifiée sur les champs. Il y en a de plantés hauts sur leur tronc avec des gestes de pourfendre. Il y en a d'accroupis, et sous leurs dômes sombres, une force paraît frémir, comme dans un étau. Tout veut vivre, bondir, s'envoler. Tout demeure. Et je sens remuer, palpitante, la vie sous les ombres. Un chien passe, me frôle, ses pas frémissent, sa silhouette meurt dans la route blanche. A petits coups de sifflets le grillon bruit, et c'est gai, c'est clair, monotone, désespéré, lugubre. Un ruisseau chute avec le son du vent dans les feuilles.

Et tandis que le ciel, la montagne et la plaine chantent la solennité tragique des ombres, entre deux peupliers noirs, sentinelles convulsées dans des gestes de pierre, rose et violet de lumière falote, unique espoir en cette nuit d'épouvante, je vois mon clocher surgir, magique devant son roc sombre, ainsi qu'un doigt de feu.

Raphaël CLOSUIT.